

ment dans tous les membres. Il essuie son front, qu'inonde une sueur glaciale, et il se lève.

— Messieurs, dit-il d'une voix vibrante, je sais maintenant à quoi m'en tenir ; je veux être seul. Vous, M. le duc de Vicence, restez.

Et quant le dernier des maréchaux a dépassé la porte, il lacère avec une colère concentrée le mouchoir de batiste qu'il tient à la main, en disant à Caulaincourt :

— Vous le voyez ! ces gens-là n'ont, pour la plupart, ni cœur ni entrailles. Je leur ai parlé de ma femme, je les ai implorés pour mon fils : rien ! Oui, je cède, parce que je suis vaincu ; mais ce n'est pas par la fortune, c'est par l'égoïsme et l'ingratitude de ceux pour qui j'ai tout fait. Oh ! c'est hideux ! Je leur pardonne, mais l'histoire sera moins généreuse que moi.

Et en prononçant ces mots, il se laisse tomber comme anéanti dans le fauteuil qui est devant son bureau, prend une plume, et écrit le nouvel acte d'abdication qu'on attend ; il le formule ainsi :

“ Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

“ Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814. ”

Après y avoir apposé sa signature, il le lit à Caulaincourt.

— Est-ce cela ? lui demande-t-il ensuite.

Le duc de Vicence n'avait pris aucune part aux débats qui venaient d'avoir lieu. Il avait écouté dans une sorte de recueillement l'empereur, si noble, si grand, s'adressant en vain à l'honneur, à la reconnaissance de ses lieutenants. Le cœur brisé, il ne put répondre que ces mots d'une voix entrecoupée :

— Sire, il n'y a rien dans l'histoire qui puisse être comparé au sacrifice que fait en ce moment Votre Majesté.

J'abâque et ne cède rien, réplique Napoléon d'un ton bref ; faites appeler Ney et Macdonald.

Ces deux maréchaux introduits, Napoléon fait répéter par le prince de la Moskowa tout ce que l'empereur Alexandre lui a dit en dernier lieu. Le duc de Tarente parle ensuite dans le même sens.

— Je sais, mon cher maréchal, tout ce que vous avez fait pour moi dans cette circonstance, dit à son tour Napoléon ; je sais avec quelle chaleur vous avez plaidé la cause de mon fils, de l'armée ; mais puisqu'ils exigent mon abdication pure et simple, la voilà. C'est vous, M. le prince de la Moskowa, avec Caulaincourt, que je charge, cette fois encore, de mes pouvoirs. Vous irez défendre les intérêts de ma famille.

Dès qu'ils eurent reçu leurs instructions, les nouveaux commissaires se mirent en route, et le lendemain, après deux heures de conférence, le fameux traité du 11 avril, stipulé en vingt-deux articles qui fixaient le sort de Napoléon et de la famille impériale, était signé chez M. de Talleyrand. Le duc de Vicence, à qui l'empereur avait expédié courrier sur courrier pour lui redemander, comme il l'avait fait déjà, sa seconde abdication, se hâta de retourner près de lui, muni de ce traité définitif que le duc de Tarente devait rapporter à Paris, signé de Napoléon.

Sur ces entrefaites, M. de Beausset, qui vient d'arriver à Fontainebleau, est introduit auprès de l'empereur, qui se promène seul sur la terrasse adossée à la galerie de François Ier. Celui-ci lui présente une lettre de Marie-Louise, dont il est porteur.

— Comment se portent ma femme et mon fils ? dit-il à son ancien préfet du palais ; comment se portent l'impératrice et le roi de Rome ? reprend-il aussitôt en ouvrant la lettre avec vivacité.

Puis, il accable de questions le messager, qui le prie de l'honorer d'une réponse, en lui exprimant respectueuse-

ment le désir qu'il a d'emporter avec lui cette consolation dont le cœur de l'impératrice a besoin.

— Ce soir je vous remettrai une lettre pour elle, dit Napoléon ; restez ici aujourd'hui.

M. de Beausset va se retirer ; Napoléon le retient pour lui parler de l'île d'Elbe (car il sait déjà que cette petite souveraineté lui est donnée ; ) il lui fait même remarquer, ouvert sur un banc de marbre, un livre de géographie et de statistique qui renferme, sur ce lieu, des détails qu'il vient de recueillir. Il ajoute :

— L'air y est sain, et les habitants les plus braves gens du monde. Je n'y serai pas trop mal ; j'espère que l'impératrice s'y trouvera bien. Et puis n'aurons-nous pas notre fils, le roi de Rome ? reprend-il encore.

Puis, passant subitement à d'autres idées, il s'exprima avec énergie sur quelques-uns de ses lieutenants ;

— Lefebvre, continue-t-il, s'est toujours tenu à l'avant-garde, quand il s'est agi d'une guerre de liberté : j'espère que les Bourbons ne lui en feront pas trop de reproche. Et Macdonald !... brave et loyal guerrier ! Ce n'est que dans ces dernières circonstances que j'ai pu apprécier toute la noblesse de son caractère. Je regrette bien de ne l'avoir pas connu plus tôt.—Et Ney !... quel soldat ! quelle trempe de fer !... C'est la bravoure même. Quand à Bertrand, il est désormais identifié à mon sort, de même que Berthier. Ah ! Berthier !... Celui-là usera sa vie avec la mienne. Talents, activité, courage, fidélité, il a tout pour lui. Je ne crains pas que l'amitié que je lui porte me rende partial à son égard. Eh ! tenez Beausset, le voilà qui vient là-bas avec Maret ; voyez comme il a l'air attristé de nos malheurs, de mes chagrins !

Effectivement, le prince de Wagram, appuyé sur le bras du duc de Bassano, s'avancait lentement à l'extrémité de la terrasse. Napoléon lui fait un signe de la main comme pour lui faire comprendre de hâter le pas et de venir à lui, puis il rentre dans la galerie. M. de Beausset s'était retiré.

A peine Napoléon est rentré dans son cabinet, où Berthier et le duc de Bassano l'ont suivi, que le prince de Wagram balbutie un prétexte pour quitter Fontainebleau. Il a des papiers importants pour Sa Majesté et pour lui à mettre à couvert ; ce soin nécessite absolument sa présence à Paris. Tandis qu'il parle, Napoléon le regarde d'un air de surprise inquiète dont le prince ne s'aperçoit pas, parce qu'il tient constamment les yeux baissés.

— Berthier, lui dit-il en lui prenant la main, Berthier, voyez combien j'ai besoin de consolations, combien j'ai besoin surtout d'être entouré de mes vrais amis !

Et il appuie surtout sur ces derniers mots. Le prince ne répond pas ; Napoléon continue :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas, Berthier ?... Demain matin ?

— Certainement, sire.

Ici il y eut un silence ; l'empereur le rompit le premier en disant :

— Eh bien, allez !

Après sa sortie, Napoléon reste quelques minutes sans parler. Il a suivi des yeux l'homme qu'il a longtemps accablé de toutes les faveurs impériales ; il ramène ensuite ses regards vers le parquet et les fixe longtemps à la même place. Il est facile de lire sur son front les douloureuses pensées qui s'entrechoquent dans cette âme si cruellement désenchantée. Enfin il fait deux pas, et posant sa main sur le bras du duc de Bassano.

— Il ne reviendra pas ! lui dit-il.

Puis, comme accablé, il se laisse tomber dans un fauteuil.

— Ah ! sire ! réplique le duc attendri, seraient-ce là les adieux de Berthier ?

— Il ne reviendra pas, vous-dis-je ; et cependant je l'aimais, je parlais de lui il n'y a qu'un instant, je disais...